

Une fille en colère

Guillaume Baril

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81152ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baril, G. (2016). Une fille en colère. *Moebius*, (148), 101–106.

GUILLAUME BARIL

Une fille en colère

« FUCK ALL TABARNAK! »

La foule de manifestants projette les gravats avec la même énergie que Julie met à lancer les sacres en direction du rang caparaçonné de l'ordre et de la répression. Une bouteille de verre siffle par-dessus la tête de la jeune fille et se fracasse sur le bouclier d'un policier.

Les forces anti-émeute ont bien circonscrit la place. Le groupe de manifestants ne peut plus rejoindre la grande artère qu'il voulait paralyser. Julie n'est pas surprise. Les événements deviennent prévisibles lorsque la confrontation est imminente. Après plusieurs manifestations, elle sait que le déroulement de ces journées de protestation contre la brutalité policière est réglé comme une horloge. Une anarchie chorégraphiée.

Julie est toutefois ici pour une tâche bien précise.

« FUCK-YOU-FUCK-YOU-FUCK-YOU-FUCK-YOU... »

Un homme gigantesque à sa gauche répète un slogan anticapitaliste. Il tente d'entraîner les autres avec lui. Malgré tout, il ne parvient pas à dominer la voix jeune et vibrante de Julie, qui aligne les sacres comme les grains d'un chapelet. Il se penche au-dessus d'elle, l'ombrage de sa silhouette massive. Son visage est dissimulé par une cagoule noire où tremblent des yeux d'un bleu doux et translucide, comme l'eau d'une cuvette de toilette désodorisée.

« Hey la folle! Peux-tu... »

Il ne termine pas sa phrase. Julie l'a saisi au collet à deux mains et lui hurle au visage de toutes ses forces. Puis elle s'éjecte de son ombre, bousculant d'autres manifestants, reprenant son chant de consonnes matraquées. Elle sent venir l'état de grâce qu'elle aime tant.

Pendant si longtemps il n'y avait eu que sa mère. Aimante, disponible, fiable. Une mère qui avait tant à faire pour survivre que chaque minute passée avec sa fille en devenait plus précieuse. Puis la vie avait détraqué la mère. Et elle était rentrée à grands coups d'hormones dans la fille. Julie était tombée hors d'elle-même, où rien ne fonctionnait. Pas assez belle, pas assez mince, pas assez intelligente, pas assez de père... Aucun talent pour se rescaper du naufrage de l'enfance. Les phares des bouées du rêve et des possibles clignotaient comme les gyrophares, à la rendre malade elle aussi. Elle avait sombré. Jusqu'à ce qu'elle s'abandonne au don que tout cela lui avait laissé. Julie McNeil est douée pour la colère.

Sa rage est pure et sincère comme une expérience mystique. Lorsqu'elle se laisse submerger par la fureur, tout devient simple, juste et justifié. Julie est un brasier dormant, prête à devenir le bûcher où se consume l'hérésie du moindre doute.

Le front noir des policiers se déplace brusquement sur le côté, au même moment où une voix distorsionnée par l'amplification ordonne aux manifestants de se disperser, sous peine d'être arrêtés. L'un des cagoulés lève le poing et réclame l'attention. Selon lui, la force anti-émeute cherche à les déplacer vers une petite rue, où ils sont attendus par un autre contingent de policiers. Il faut foncer vers le boulevard et y faire un maximum de dégâts, se répandre en plus petits groupes, viser les banques et les McDo...

Il s'arrête devant Julie.

— T'es encore là toé? Tu sors d'où, criss, pour apparaître de même à chaque manif? Coudonc, ça s'aurait-tu qu'tu soyes avec la police!?

Sa voix étouffée par la cagoule sonne comme une voix de mascotte. Mais Julie ne l'écoute même pas. Elle n'est pas là pour eux. Elle sait comment tout ça va foirer. Le groupe n'est déjà plus assez important pour quoi que ce soit, sinon pour un peu de cette « casse » si chère aux médias. Elle puise dans ce constat d'échec tout ce qui lui manque de rage avant de basculer dans les délices de la transe.

Elle rugit et se rue sur les policiers. Les sacres roulent dans sa gorge comme les cris d'un *haka* maori. Elle se voit foncer sur elle-même dans le reflet moiré de la visière d'un

policier, énorme et vociférante, la tête pleine de mèches arc-en-ciel au-dessus d'un corps noir comme un nuage d'orage. Puis elle reçoit une dose de poivre en pleine face. Son visage devient instantanément le jouet d'un acupuncteur fou qui sait trouver la douleur dans le moindre de ses pores. La seconde suivante c'est son corps entier qui pâtit, alors qu'elle est jetée au sol et immobilisée sans ménagement. Elle donne quelques coups au hasard, en prend quelques-uns bien précis, puis sombre dans un brouillard orange de souffrances bienheureuses.

Elle est transportée brutalement, saisie aux aisselles par des mains puissantes. Le brouillard passe lentement au gris au fur et à mesure que les larmes lui lavent les yeux. Sa colère se débat, se cabre à l'intérieur d'elle-même et imprime à son corps de violents sursauts, avant de retraiter dans sa tanière comme une bête blessée, léchant ses plaies le temps de récupérer.

Julie savoure son bonheur tranquille. Un professeur à l'école lui avait parlé du bien-être que procure l'activité physique, alors qu'il tentait de la motiver à perdre les kilos d'elle-même qu'elle avait en trop. Il voulait sûrement parler de quelque chose approchant un semblable nirvana.

Elle est entassée en compagnie d'autres manifestants dans un fourgon cellulaire surchauffé. Quelqu'un sanglote et gémit de douleur. Elle sent le regard des autres rivé sur elle. C'est sa charge sur les policiers qui a tout déclenché. Elle leur a fourni le prétexte pour disperser violemment la meute et y prélever quelques individus. Mais elle s'en fout. Tout se déroule comme elle le souhaite.

Pour Julie, la sensation de se déplacer à l'aveuglette dans un panier à salade sans fenêtre est la même que lorsqu'elle accompagne sa mère en ambulance. Les crises de sa mère se font de plus en plus fréquentes. La maladie est revenue hanter son corps fatigué. Elles croyaient l'avoir vaincue, mais elle s'était simplement retranchée dans la peur de mourir, le temps de s'en nourrir. La maladie est entre Julie et sa mère depuis si longtemps qu'elle a pris la place manquante dans la famille. Il lui faut des traitements, des médicaments, de l'argent. Elles ont besoin de la colère de Julie, seule capable d'aller à la rencontre de la prétendue justice.

L'arrivée au poste suit un rituel familial. Les manifestants sont débarqués et transférés sous bonne garde avant de passer devant le greffier. Julie attend son tour. On la fouille, on coupe les attaches plastiques enserrant ses poignets, et on la fait comparaître. Le policier en poste est aussi pâle que son écran d'ordinateur, dont il ne daigne pas se détourner pour regarder la jeune femme. Elle ne le connaît pas, c'est la première fois qu'elle le voit.

— Ton nom ?

— Julie McNeil.

Il tourne vers elle un œil lourd. Il tape son nom, la considère avec la même aménité qu'il doit réserver à un banc de neige devant sa voiture. Son écran reprend cependant son attention en affichant de nombreuses informations. Il entrouvre lentement la bouche, et reste figé.

— Je suis venue voir la justice.

Il la regarde à nouveau, parcourt le métal ornemental planté dans le visage juvénile et tuméfié. Puis il saisit le téléphone.

Le boss est occupé. Le policier insiste. L'appel transite par quelques secrétaires. Jusqu'à ce que l'homme raccroche et indique à Julie de le suivre à travers l'aile administrative.

Julie garde les yeux baissés en marchant, concentrée sur l'objectif à atteindre. Tout dans ce lieu la hérisse : les plantes bien arrosées, l'odeur de la machine à café, les distributrices à eau avec leurs verres jetables, le son des talons sur le plancher... Il règne dans ces bureaux un climat de confort et de sécurité qui insulte les extrêmes des taudis qu'elle a eus comme nids. La colère gronde en elle, réclamant à nouveau la chance de s'enrager. Julie la calme. Elle a maintenant besoin d'elle pour monter la garde, enchaînée à son cœur comme un molosse à sa niche.

Ils arrivent devant la porte close d'un bureau en bout de corridor. Le policier cogne trois coups avant d'ouvrir, puis fait pénétrer Julie dans la pièce.

Un homme corpulent se tient debout à côté d'un classeur et leur tourne le dos, en pleine conversation avec un interlocuteur invisible. Julie balaye du regard la table de travail, se cherche en vain parmi les papiers, les dossiers et les photos encadrées.

L'homme se retourne et s'interrompt. Julie ne le regarde pas. Elle se demande ce qu'il peut bien foutre au téléphone. Elle sait depuis longtemps que la justice ne retourne pas les appels. Elle se contente de nourrir sa colère en gardant les yeux fixés sur la petite plaque dorée ornant le bureau.

Il aboie un dernier mot et arrache son oreillette. Julie lève finalement ses yeux brûlants vers lui. Il le lui a dit une seule fois, lors de sa première visite, alors qu'elle avait participé à une émeute pour enfin faire sa rencontre. Il lui a dit qu'elle avait les yeux de sa mère. Mais le sang qui sèche sur son visage, c'est le sien.

— Salut p'pa.

